

LE PROFESSEUR MALANDRINO DE GILLETTE

Le lendemain, j'avais rendez-vous pour louer un appartement. La ville de Lisbonne était fantastique, mais guère abordable vu le prix des loyers, et je fus contraint d'échouer à la dernière frontière de la capitale, sa banlieue historique : AMADORA BORDEA.

Le quartier était typique, car il abritait la patrie de la communauté étrangère portugaise, mais pas seulement des citoyens du Portugal — quelques infiltrés aussi, comme moi.

Le père et le fils vinrent m'accueillir mais, lorsque j'entrai dans la maison, ils me montrèrent un lit superposé, partagé avec trois autres personnes, dans une chambre de 9 mètres carrés, dans un appartement comptant trois chambres, neuf personnes, une salle de bains, une petite cuisine, trois réfrigérateurs et des cafards pour hôtes à demeure — le tout dans environ 60 mètres carrés, pour 230 euros par mois.

Il me restait donc exactement 70 euros par mois pour manger et pour vivre, mais je compris autre chose : je suivais un cours sur la manière dont les pauvres doivent apprendre à gérer la richesse — et cela, personne ne l'enseigne.

Un à un, les gars vinrent se présenter, donnant leur nom et leur pays d'origine, m'observant pour deviner comment je me comporterais, et si j'étais raciste.

J'offris à chacun un sourire et un salut dans sa propre langue : ANGOLA, MOGADISCIO, SAO TOMÉ, BRÉSIL, PORTUGAL, CHINE, RUSSIE et ARABIE SAOUDITE.

Ce soir-là, ils m'invitèrent à leur dîner — ils l'avaient organisé pour me souhaiter la bienvenue. J'étais le plus âgé du groupe et, après 20 minutes passées à parler timidement avec chacun, ma nouvelle identité portugaise naquit à l'instant où je m'entendis appeler :

Le Professeur Malandrino

C'étaient tous de jeunes gars qui avaient laissé derrière eux une mère, une épouse ou une petite amie, loin de chez eux et de ceux qu'ils aimaient, et je décidai de leur raconter une histoire vraie, tirée de mon expérience — en échange, j'obtiendrais de chacun une réaction qui m'aiderait à jauger son caractère et sa personnalité. Aucun d'eux ne connaissait ma méthode.

Je leur racontai qu'en 2021 je m'étais accordé des vacances au Brésil, dans la ville de Natal — un lieu connu pour ses dunes et ses rituels locaux — où, quand le jour basculait dans la nuit, les filles postées au sommet de la dune descendaient à reculons, progressant peu à peu vers chaque homme qui attendait en bas, imperturbable, pour faire sa connaissance et nouer de

nouvelles relations, peut-être même se bâtir un avenir.

Je restai quarante jours dans cette ville — ce fut vraiment ma quarantaine brésilienne — mais je ne pris jamais part au jeu. Je demeurai spectateur, et je regardai.

Aujourd'hui je mesure, plus que jamais, combien il m'a réellement servi de connaître le Brésil — y compris avec l'arrivée inattendue de la directrice générale de Gillette — et, si jamais elle m'interrogeait sur son pays natal, je pourrais lui dire :

LE RITUEL DES DUNES,

JE LE CONNAIS,

MAIS JE N'Y AI JAMAIS PRIS PART,

CAR JE N'OFFRE D'AVENIR À PERSONNE,

SEULEMENT LE PRÉSENT.

Ce qui me frappa le plus dans cette ville, ce fut l'histoire avec la fille du recteur, que je rencontrai par hasard un lundi soir, à une soirée pour célibataires.

J'arrivai avec 100 cartes en papier que j'avais préparées, portant mon nom et un numéro de téléphone brésilien, que j'échangeai avec les femmes présentes dans la salle — celles qui me plaisaient et qui se disaient célibataires, divorcées ou veuves. Le lendemain, j'en retrouvai quatre au supermarché, faisant leurs courses avec mari et enfants, et aucun mot ne fut échangé, seulement des regards silencieux.

Camilla, la fille du recteur, était une femme belle et impétueuse. Ce fut elle qui m'emmena chez elle à deux heures de l'après-midi et me fit repartir à dix heures du soir, et c'est là que je compris que mon collègue d'en haut avait voulu me punir — me faire comprendre qu'une femme peut vaincre mille hommes, mais que mille hommes ne peuvent vaincre une seule femme.

Sans entrer dans les détails, je l'emmenai, sitôt après, dîner dans un restaurant italien et commandai deux bouteilles de vin blanc et 14 langoustes rien que pour elle. Le serveur brésilien me demanda si je voulais de la bruschetta, mais l'épuisement — ou mon ouïe traîtresse — me fit entendre le mot « bussetta », et j'étais déjà à bout de forces et prêt à fuir.

Tous les gars dans la pièce riaient, l'air hypnotisé — ils en étaient restés à la version Amazon, en douze pages, de la façon dont l'amour se vend. Comment continuer sans risquer de les voir exploser ?

Je mis fin à la conversation et allai me coucher.

Le lendemain matin, dans toute la maison, chacun répétait « bussetta brésilienne » et « bussettero », ce qui, en espagnol de Colombie, veut dire chauffeur de bus — mais le jeu de

mots faisait tout de même sourire tout le monde.

Je partis le 22 novembre 2025, et tous furent peinés de me voir m’en aller — même les cafards qui dormaient avec moi dans mon lit eurent un moment de tristesse, car c’est seulement à cet instant, quand on a été heureux avec quelqu’un et qu’il s’en va, que l’on comprend ce que l’on n’aura plus jamais.

Ferdinando